

## CHAPITRE I

Céliane attendait tranquillement la fin du jour pour tendre la main, allumer la lampe en opaline bleue posée sur un petit guéridon en acajou encombré de lettres, de télégrammes, de coupures de journaux.

La dernière journée de Septembre était très belle. Elle contemplait l'embrasement d'un soleil couchant qui barioyait le ciel de teintes pourprées. L'automne était chaud. Céliane en aimait les couleurs, les odeurs, qui lui procuraient des émotions vives, des joies fugaces, une légère mélancolie ; ce n'était pas la fin des choses mais la pleine maturité, le repos gagné, une certaine nonchalance, un vent frais dans un soleil doux.

Bientôt, elle ramassera dans le jardin les brindilles sèches, les feuilles mortes craquelantes, allumera un grand feu. Ce sera l'hiver.

Céliane s'abandonnait au crépuscule de sa vie qui loin de l'oppresser lui faisait goûter avec sagesse au jour qui meurt, à la nuit l'envahir peu à peu. Dans la pénombre, les objets prenaient des allures fantasmagoriques. Des bouteilles disposées sur une étagère en encoignure, se détachaient en un bouquet multicolore ; la plus petite d'un bleu Persan de la taille de son index la plongea un long moment dans la plus grande perplexité.

D'où venait-elle ?

Dans ce village abandonné au retour d'une longue promenade d'un été particulièrement brûlant ? Maisons en ruines cernées par des oliviers sauvages, fruits en abondance trop

mûris par le soleil, figues confites fondantes dans sa bouche...

Dans une vieille quincaillerie dénichée dans une sou-pente ?

Ou bien lors de son voyage en Turquie ?

La découverte d'un vieux brocanteur où s'entassait une marchandise hétéroclite. Une minuscule bouteille très fine, s'étirant par le bout, l'intriguait, l'attirait.

Le commerçant au visage buriné, le sourire égrillard, lui expliqua avec force gestes, qu'elle contenait autrefois dans la nuit des temps une essence rare à l'effluve odorant qu'on respirait le soir au coucher du soleil causant un sommeil léger, peuplé de rêves enchanteurs, érotiques, prémonitoires. L'histoire était jolie.

Céliane l'avait crue.

La bouteille dépoussiérée, nettoyée, retrouvait sa belle couleur bleue, enrichissait sa précieuse collection.

Sa mémoire la trahissait de plus en plus d'une façon inquiétante ; les lieux, les dates, les noms s'embrouillaient dans sa tête en une perpétuelle cavalcade.

En public, Céliane s'arrangeait toujours avec grâce et élégance. Le sourire charmeur, le regard vague, l'air rêveur, qu'on prenait pour de la distraction ! Le plus dur, le plus douloureux, le plus injuste, fut de renoncer au théâtre. Le cœur serré, elle assistait impuissante au texte qui se dérobe, au trac qui paralyse. Les trous de mémoire arrivés par surprise, le vide, la fatigue, la perturbaient trop violemment. Céliane quitta la scène, sa loge, les répétitions, les tournées, discrètement, sans tapage, sans conférence de presse. Quel spectacle affligeant de voir sa vieille copine du Conservatoire qui n'en finissait pas de jouer pour la dernière fois une Phèdre pathétique à la limite du ridicule !

Elle admirait les derniers feux d'une arrière-saison, et le plaisir qu'elle en retirait lui ôtait les pensées moroses à propos d'une vieillesse qui était comme cette journée, gé-

néreuse, ample, ronde. Ce soir, à la minute même où le soleil disparaissait dans une traînée d'or, Céliane prenait une grande décision. L'ultime pirouette d'une longue carrière fondée sur des malentendus, des échecs cuisants, des triomphes faciles, qu'elle méprisaient. Bien sûr, elle aurait préféré un chant du cygne plus noble, plus glorieux, plus éclatant ; elle se contentera d'un adieu gai, enjoué, sous les traits d'une mamie pétroleuse dans une série télévisée, avec en prime, une Céliane ressuscitée, réhabilitée, après dix années d'absence.

Le guéridon regorgeait de lettres d'un public ému, reconnaissant, de télégrammes de félicitations d'amis miraculeusement retrouvés, de coupures de journaux vantant sa jeunesse de cœur, sa verve étincelante. Son talent de conteuse à travers des reportages, des hommages, des portraits. Les critiques pour une fois unanimes, enthousiastes, décrivaient, non pas un monstre sacré ni une momie embaumée, mais une femme bien vivante. Réelle.

En arriver là !

Après tant d'ambitions, de luttes, de ténacité, ses tentatives dans des pièces d'avant-garde. Le choix d'un beau texte, l'oubli. Ce retour absurde.

Heureusement son humour était insatiable. Que deviendrait-elle sans le rire qui la nettoie de ses dégoûts.

« Je n'ai plus d'avenir. Il y a cinq ans nous restions dix du Conservatoire. Aujourd'hui nous ne sommes que quatre. A qui le tour ? »

Ils s'étaient réunis pour fêter leur cinquante ans de bons et loyaux services.

Quel désastre ! Non qu'ils fussent vieux, c'était l'évidence mais trop changés de l'intérieur, avec leurs anecdotes, leurs récits d'anciens combattants, qui la rendaient méchante, de mauvaise foi.

Combien de temps vivait-elle ici ?

Depuis toujours. L'ascenseur n'existait pas encore. Il n'y a pas si longtemps, Céliane grimpait les escaliers à pied, essoufflée mais triomphante. Elle haussa les épaules.

Repousser définitivement ce qui était désagréable, néfaste à une existence enfin tranquille après un long tournage de dix mois, éreintant, non par le rôle, bête à pleurer mais par les conditions de travail, difficiles, mesquines, médiocres. A quoi tenait son absence d'aigreur, d'amertume, de chagrin ? L'amour forcené d'une vie mouvementée, chaotique, bouleversée par la drôle de guerre. Une santé de paysanne née dans un petit village savoyard, un atavisme de bonne païenne, qui la rendaient attentive, curieuse, disponible.

Céliane s'enfonça davantage dans son fauteuil.

Voir s'éteindre les dernières lueurs, reflets lumineux d'une image, d'un visage, d'un souvenir, d'une mémoire débarrassée de ses pièges, de ses écueils, libre, au gré de sa fantaisie, de son bon plaisir. Ses amours, compagnons de route, si vivaces dans son corps, si imprégnés dans son cœur, rejoignaient un passé riche, solide, lucide.

Oui. C'était un beau jour pour dire adieu.

Céliane prendra son sourire le plus émouvant, les yeux mouillés, la voix légèrement voilée, sans l'ombre d'un regret, d'un remords, d'une nostalgie.

## CHAPITRE II

Jérôme dormait lové sur le divan dans l'attitude d'un enfant abandonné dans un monde disparate. Son souffle saccadé entrecoupé de gros soupirs la tira de sa rêverie. De voir son visage pâle, les traits tirés, rompu à nouveau, la révolta.

« Tout de même, ce n'est pas normal pour un homme de faire passer les sentiments avant tout. »

Céliane s'en voulut aussitôt de son mouvement d'humeur. Ne pas juger, ne pas briser un accord tacite établi entre eux.

« On ne blâme pas. On tâche de comprendre. »

Quels étaient aujourd'hui leurs véritables rapports ?

Il y a dix ans c'était simple à définir mais pas toujours facile à vivre malgré une longue et bonne entente, traversée de brusques orages, dus à sa jeunesse exigeante, à sa nature ombrageuse qui la lassaient parfois, rien de grave, mais elle détestait les complications, les drames, les mauvaises ambiances. L'instinct maternel exclu, Céliane l'ignorait totalement. La sexualité aussi, d'ailleurs ils n'en parlaient jamais. Ni fils. Ni amants. Amis ? Elle n'osait pas dire oui. Au-delà des âges, des conventions sociales, s'inscrivaient une grande pudeur, un respect mutuel définitif, une familiarité sans excès, une violence de sentiments mal définis. Sa fraîcheur, sa spontanéité, son instabilité, qu'en étaient-elles après dix années de silence, incompréhensibles mais nécessaires ?

Jérôme sortit de sa torpeur, le visage maussade. Son rêve l'attrista. Il se trouvait seul dans un grand pré fleuri sous un ciel bleu sans nuage appelant à grands cris le chien de sa jeunesse. Aussitôt une multitude d'animaux accouraient de toutes parts, de toutes races, de toutes tailles, joyeux, bondissants, confiants, l'entourant d'un cercle protecteur, Jérôme avait beau les examiner, les caresser les uns après les autres, appeler à nouveau, son chien ne répondait pas. Ne venait pas.

— Vous comptez vraiment partir de chez vous ?

Jérôme tourna la tête vers la voix moelleuse, à peine audible.

— Non. J'ai décidé de rester.

— La solitude aussi peut être un bonheur.

— Ce n'est pas l'absence le plus dur, mais le silence.

Ses yeux s'attardèrent sur les meubles, les bibelots, les peintures, les livres, nimbés d'une immobilité lénifiante, d'une jeunesse ternie. Plus une seule photographie de Céliane rayonnante dans ses années de splendeur, alors que... Non. Il n'allait pas recommencer à donner des chiffres, des dates, sa mémoire n'était pas sélective mais ordonnée comme son agenda, tenue à jour. Une petite photographie récente prise par un amateur, coincée entre deux albums retint son attention. Céliane et Pierre, bras-dessus, bras-dessous, heureux, détendus. Un sentiment de jalousie vite réprimé par une analyse brève, une autocritique, sans réplique, (son double moins sentimental, plus objectif) le remit dans un chemin ardu mais salubre.

— Vous avez des nouvelles ?

— C'est la première fois cette année que Pierre ne m'envoie pas ses vœux. Et rien. Pas une lettre. Pas un téléphone. J'ai décidé d'être fâchée, ajouta-t-elle en riant.

— Et vous ?

La grande porte-fenêtre vitrée du salon s'ouvrait sur une petite terrasse carrée. En bas des jardins touffus s'étiraient en longs rubans, enfouis sous des massifs d'hortensias, des buissons d'aubépines, des arbres immenses.

Paysage privilégié loin des rumeurs de la ville. Jérôme aimait et vénérât le pigeonnier de Céliane, son atmosphère intime, chaleureuse. Lieu déserté puis retrouvé avec une joie immédiate comme la maison de son enfance, reconnue, intacte, embellie après des années d'errance. Sentir l'odeur des meubles cirés dont certains étaient beaux. Les fautes de goût l'attendrissaient alors que le bon goût bourgeois, parfait, aseptisé, l'ennuyait à périr. L'intérieur que Céliane avait créé au fil des ans, ardemment, patiemment, était un domaine magique dans lequel il déambulait, adulte, protégé, rassuré. Tout était à sa place, le bibelot vieillot qui venait d'un ancêtre vagabond, la peinture abstraite aux couleurs violentes reflétant la joie de vivre, la disposition des lampes en pâte de verre.

— Il y a bien longtemps, murmura-t-il.

Céliane alluma. Les lampes éclairées se reflétèrent dans les glaces, à l'infini. Jérôme se redressa.

— On est toujours responsable quand on vous quitte.

— N'ajoutez pas à vos questions un sentiment de culpabilité.

— C'est drôle. Je n'arrive pas à dissocier ces dernières années. Tout s'emmêle.

Comme si... je n'avais pas vécu réellement. Dans un état second. Somnambule. Je peux seulement faire un constat. La fin sordide d'une liaison que je pressentais comme un échec. Un déménagement forcé à nouveau.

Le manque d'argent. Le long travail intérieur qui ne me fait plus penser au théâtre. C'était pénible. Epuisant. Je ne jouais plus. J'en crevais de rage. Je me heurtais à un mur, symbole de mon impuissance. Je sais que je ne jouerai plus jamais. Je n'en souffre plus. Je n'en ai ni l'envie, ni le désir. C'est fait. Reste une grande cicatrice toute rose à l'intérieur.

C'est comique, non ?

Jérôme parlait d'une voix blanche, monocorde, récitant sans conviction une leçon apprise par cœur.

— Vous balayez le passé, c'est bon signe. Ce qui est terrible dans notre métier, c'est son aspect fugitif, illusoire. Un peintre, un musicien, un écrivain, engendrent, créent, qu'importe si de leurs vivants ils sont célèbres ou pas. Le temps fera son œuvre. Un comédien doit jouer, se montrer, dans un temps présent, relatif, d'où son apparente fragilité, mais aussi sa démesure, son extraordinaire énergie, sa merveilleuse présence.

Jérôme s'assit sur le divan, les jambes pliées, la tête contre le mur, passa une main sur son visage chiffonné.

— Pourquoi cesse-t-on d'aimer ?

— On ne cesse pas d'aimer. On change. On continue. On se transforme. Une gymnastique du cœur. L'amour ne doit pas s'arrêter à un être humain. C'est appauvrir son cœur. Restreindre sa personnalité.

— Je ne peux pas croire à la fin d'un sentiment, au néant d'une passion.

Céliane ne répondit pas, ne désirant pas poursuivre une conversation qui s'engageait vers un terrain dangereux, délicat, à la rencontre d'un visage auréolé de cheveux aux reflets étranges et s'en voulant de les avoir faits se rencontrer, étourdimement mais en toute honnêteté, dans sa loge, un soir d'été, il y avait bien longtemps. Jérôme s'étonna de son silence mais comprit qu'une ombre si légère fut-elle planait dans l'air, dans les pièces, dans leurs têtes.

C'était d'abord son histoire, secrète, refermée sur elle-même comme un écrin.

— Vous auriez connu la même chose. Vous vous l'êtes demandé, lança-t-elle à regret.

— J'aimais comme un fou. Avec l'incapacité de le vivre. J'ai toujours eu peur. A l'époque je n'arrivais pas à dissocier le théâtre et l'amour. Je les plaçais trop hauts ; c'était une vue de l'esprit totalement abstraite, prétentieuse. Pas simple. J'essaie de comprendre comment j'étais alors. J'étais persuadé que l'un détruisait l'autre. Qu'il fallait choisir.

— Et maintenant ?

— Je me contente de vivre. C'est bien assez. Encore une fois j'ai laissé faire les événements. J'ai vécu, l'humeur chagrine, un poids terrible dans la poitrine. Saluez le prodige. Mon histoire est restée propre, lavée de toute souillure, comme un premier baiser, une première étreinte, une première jouissance. Un premier amour.

— Où vit-elle ? enchaîna Céliane.

— Au Canada.

— Depuis qu'elle a quitté Pierre ?

— Je pense. Je ne l'ai plus revue.

Pierre lui a fait beaucoup de mal ; il l'a complètement démolie. Elle en était consciente mais acceptait son inertie. C'était sa seule défense. Je n'aime pas me souvenir du personnage que j'étais alors.

— Qu'auriez-vous fait ?

— L'empêcher de partir le rejoindre en Grèce.

Elle attendait un geste. Un mot. Je n'ai rien fait. Je me suis tu. Moi-même j'étais dans une situation difficile, compliquée. J'attendais aussi. Quel gâchis !

— Je ne trouve pas. Vous étiez pareils. Deux caractériels. Deux miroirs. L'un aurait brisé l'autre. Je ne vous donnais pas six mois.

— J'aurais bien aimé essayer.

— C'est tellement plus beau ainsi. On ne rompt pas. On laisse la pièce s'achever toute seule.

— Je m'en veux. J'ai été d'une faiblesse, d'une lâcheté. Encore une fois, pas à la hauteur.

— Cessez de vous placer trop sévèrement vis-à-vis des autres. De vous accuser inexorablement comme un personnage shakespearien. C'est malsain et vous empêche d'avancer. Vous avez bien fait d'accepter la tournée aux

Etats-Unis. J'avais peur que vous refusiez. Vous étiez si mal dans votre peau.

— Six mois... A mon retour... Tout était différent.

— Et cette nouvelle aventure dans laquelle vous vous êtes jeté ? N'était-ce pas une façon de les fuir ?

Céliane se leva lourdement, tira toutes les tentures. La glace lui renvoya un visage blanc, lisse, en paix.

— Pierre tue ce qu'il aime, mais quel charme !

— Son dernier film a été un bide terrible, il a voulu faire dans le commercial. C'était vulgaire, racoleur.

— Vous êtes trop injuste, s'écria Céliane.  
Votre ressentiment pour lui vous ôte toute objectivité.

Céliane se pelotonna dans son fauteuil, son vieux confident, haussa la voix en martelant les mots.

— Pierre n'a pas accepté son échec comme il ne supporte pas le succès des autres. Dans sa dernière lettre qui date d'un an, il dit - trop souvent - être heureux, seul, retiré définitivement à Masnicou, avec son chien, ses disques. Pierre se contente de si peu. Si vous voyiez la bande qu'il fréquente. Ses disciples ! Parlons-en ! Je sais pourquoi. Pierre veut dominer, paraître, écraser. Il lui faut sa cour. Avec moi, ça ne se passe pas toujours bien. Nous avons des empoignades terribles qui vont jusqu'à la brouille. Je lui pardonne. C'est un génie. Un créateur. Il est au-dessus de nous tous.

Céliane s'énervait, la voix était forte, le ton péremptoire. « Elle exagère » pensa Jérôme. Elle se tut enfin. Le silence